L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 29 AVRIL 1888.

Aurore.

ANECDOTE HISTORIQUE.

—Capitaine Dupin !.... appela Murat, qui dans une des plus belles salles du palais du prince de la Paix, à Madrid, était occupé à rédiger des écritures militaires.

Comme nul ne répondit, Murat—le prince, comme on l'appelait depuis son récent anoblissement,—leva la tête, parcourut du regard le groupe d'officiers qui, à quelques pas de lui, attendaient ses ordres; et n'aperçevant pas parmi eux celui qu'il désirait, répéta avec irritation :

—Eh bien, il n'est pas là, le capitaine Dupin !

Alors, ainsi qu'un objet passe de main en main lorsqu'on fait la chaîne, le nom de l'aide de camp, volant de bouche en bouche, de pièce en pièce à travers la vaste demeure dont toutes les portes étaient ouvertes, à cause de la température si chaude du mois de mai en Espagne, s'en alla chercher l'absent.

C'est que Murat ne plaisantait pas avec les négligences !..... Il n'était remis à écrire en silence, consentant sans doute à attendre quelques minutes ; mais le rapprochement de ses sourcils par un pli de son front indiquait sa mauvaise humeur.

Ceci se passait en 1808, alors que l'envoyé de Napoléon, facilement entré dans Madrid grâce aux troubles du royaume, attendait la suite des événements, avec la secrète espérance d'être nommé roi du pays conquis, et ne se doutant guère que sans la main de son maître, il n'était qu'un pion laissé là, sur une des cases de l'échiquier européen, pour garder la place à Joseph, frère de l'empereur.

Bientôt on vit accourir, grâce à l'obligeant appel des camarades, l'officier coupable, un charmant jeune homme d'environ vingt-huit ans, très aimé, excellent militaire, mais qui cependant depuis une semaine à peu près semblait inquiet, troublé.... —tout différent en un mot de ce qu'il était habituellement.

—Où étiez-vous donc, capitaine ?.... fit le prince avec sévérité en le voyant arriver ému et légèrement essoufflé.

—Dans le Palais, maréchal.

—Cela ne suffit pas. Il faut être ici, près de moi. Du reste, depuis quelques jours, je vous observe.... Vous êtes tout changé. Votre entrain est parti ; vous avez des distractions extraordinaires.... que se passe-t il donc ?

—Rien, maréchal, je vous assure.

—Si. Vous n'avez plus la tête à vous.

—Excusez-moi.... C'est vrai.... J'ai quelques inquiétudes.... des raisons de famille....

—Et ces raisons de famille habitent sous le toit du Palais, paraît-il ?..... car on vous a rencontré là-haut, vous glissant furtivement dans les corridors. Je n'aime pas les mystères, capitaine, entendez-vous ?....

Le pauvre officier rougit, pâlit. Puis effrayé du ton de plus en plus sévère de son chef, craignant quelque soupçon plus grave encore que la vérité, il se décida à l'aveu :

—J'ai mon enfant..... un enfant de quatre ans..... avec moi....., balbutia-t-il en baissant la tête.

Le prince s'emporta :—Un enfant de cet âge ?..... Pourquoi pas un nourrisson, tout de suite ?..... Un marmot à la guerre, quand d'un instant à l'autre une insurrection pourrait éclater contre les Français.

—S'il le faut je le renverrai, murmura tristement le jeune homme.

—Eh ! non..... Gardez-le puisqu'il y est. On ne peut pas le renvoyer à travers un pays prêt à se soulever..... Qu'il reste ! Mais que je ne le vois jamais, entendez-vous !..... Et que surtout sa présence ne soit pas cause de la plus légère infraction à vos devoirs..... Cela serait joli ! Elle irait bien la discipline si chacun de nous trimbalait sa progéniture en campagne !

Furieux, Murat tourna le dos, laissant le capitaine fort ému. C'est qu'il n'avait pas tout dit, Maurice Dupin ! Non seulement il cachait là-haut l'enfant, mais encore la mère ! Une pauvre femme arrivée de France, ayant risqué mille dangers, souffert mille morts au cours d'un voyage en voiture dont la durée avait été d'un mois, sous un ciel brûlant, sur une terre ennemie. Mais elle avait voulu à tout prix revoir, embrasser son époux, car elle allait bientôt donner le jour à un second enfant et n'avait pu résister au désir fou de cette réunion.... "Songe donc si je mourais loin de toi !" avait-elle dit avec la torrent irraisonnée d'une pauvre créature à la veille d'une crise dans laquelle elle pouvait succomber.

Le jeune mari ne s'était pas senti la force de la repousser. Il l'avait installée au troisième étage du Palais, — la place ne manquait pas, — et depuis il vivait dans les transes, à cause de Murat.

Une semaine s'écoula après l'explication. Le prince ne parlait plus de rien.

Il demeurait cependant sec dans ses ordres, — signe que son mécontentement n'était pas encore dissipé. — Mais un beau matin sous l'influence d'on ne sait quelle bonne humeur, il s'avise tout à coup de demander à son aide de camp :

—Eh bien, et cet enfant ?..... Est-ce qu'on ne peut pas le voir !....

—Mais si, maréchal..... Je vais le chercher si vous le désirez.

Peu d'instants après, le jeune père amenait un amour de petit militaire en grand uniforme de parade. Un sabre mignon battait ses petites jambes enfermées dans des bottes en marocain rouge éperonnées d'or, et sur ses épaules la housse garnie de fourrure à la hongroise complétait le riche costume des armées d'alors.

Le capitaine, prévoyant que tôt ou tard, par accident ou volontairement, le prince verrait l'enfant, avait imaginé de faire porter à celui-ci la tenue la plus capable de flatter son supérieur.

Le gamin, en effet, n'eut qu'à paraître tiré et cirée, gentil à croquer sous cet équipement, pour conquérir le chef redouté. Le maréchal le prit à cheval sur ses genoux, l'appela "mon gaillard" et lui fit de glorieuses promesses pour l'avenir.

—Quand tu seras grand, je t'attacherai à ma personne. Tu te battras à mes côtés.

—Oui, prince Fanfarinet, répondit avec chaleur le futur aide-de-camp.

Mais Murat s'était rembruni. *Prince Fanfarinet ?.... serait-ce par hasard un sobriquet rapporté par cette bouche innocente ?*

—Pourquoi m'appelles-tu ainsi ? demanda-t-il.

—Parce que dans les contes de fées, le prince Fanfarinet est le plus beau de tous..... et que vous lui ressemblez.

—Ah ! sa !..... alors je suis très flatté !.... Et toi, comment te nomme-t-on ?

—Aurore.

—La princesse Aurore ? ... Encore un nom de contes de fées.... Un petit garçon ne s'appelle pas comme cela.

—Mais je ne suis pas un petit garçon !.. Je suis une petite fille déguisée.... Demandez à maman !...

Alors, malgré les signes désespérés du papa et à la grande joie de Murat, très amusé, la fillette avec toute l'espièglerie et la naïveté de son âge, raconta qu'elle était venue de Paris dans une grande voiture, qu'on avait rencontré des ours dans les Pyrénées et puis aussi la reine qui se sauvait.... Et encore qu'on avait eu bien peur dans une auberge où l'aubergiste tuait des porcs, parce qu'elle et sa maman avaient cru qu'on assassinait des gens....

A présent, elles demeuraient là-haut dans un bel appartement avec de la soie sur les murs, de l'or partout, mais de très vilains tableaux. Par exemple, elle aimait beaucoup une grande glace dans laquelle elle se voyait toute entière, et aussi des joujoux;— les joujoux sans doute abandonnés par les Infants en fuite.

—Capitaine, fit Murat, ravi de ce charmant verbiage, il ne vous reste plus qu'à me présenter à Mme Dupin.

Je l'ai rencontrée en France déjà dans le monde. J'ai gardé de sa beauté et de sa grâce le meilleur souvenir.... Quand on a une famille pareille, il n'est pas permis de la cacher. Quant à cette petite, ajouta-t-il en caressant la joue d'Aurore, elle est pleine d'esprit, elle raconte avec une imagination, un charme extraordinaires....

Je regrette mon petit officier d'ordonnance qui voulait si absolument anoblir le prince Fanfarinet, mais je ne m'étonnerais pas beaucoup si la France retrouvait à la place une seconde Mme de Staël.

Aurore l'ogin, devenue Mme Dudevant, devait être mieux encore, car ce fut notre grande GEORGE SAND.

GEORGES RÉGNAL.

(Dans le *Petit Journal*, de Paris.)

L'Œuf de Pâques.

I

J'avais vingt ans et j'étais maître d'études au collège de Chantevigue, une vieille petite ville dont les maisons blanches à la chaux s'étageaient au soleil tout le long du Rhône. Par-dessus les maisons, différents de forme, surmontés d'un coq ou d'une croix, pointaient les clochers de ses innombrables églises ; le tout ceint de remparts pour rire, découpés comme des morceaux de dentelle, et dorés comme la croûte d'un pâté.

Par quelle suite de circonstances j'en étais arrivé à occuper cette peu lucrative et peu enviable situation, permettez-moi de n'en rien dire. L'histoire d'ailleurs ne serait pas neuve ; il est un temps pour beaucoup d'entre nous où si le cœur est riche et la bourse vide, la poche est légère et la bourse vide.

Le collège était, comme presque tous ces petits collèges du Midi, un ancien bâtiment religieux approprié plus ou moins bien à son nouvel usage. Les cuisoirs y étaient sombres, tortueux ; les classes avaient encore de faux airs de cellule ; dans le réfectoire, on voyait encore la chaire où jadis chacun des pères blancs s'en venait à son tour faire une pieuse lecture, tandis que les autres, sans parler, mangeaient leur fricot de pommes de terre ou leur ragoût de riz au lait. L'ordinaire n'était guère changé. Dans la cour, entourée de son préau circulaire, par-dessus les murs montant très haut et très droit, par endroits, de la mousse se montrait, le soleil semblait ne vouloir jamais descendre.

Eh bien vous me croirez si vous voulez, mais ce collège sans soleil, avec ses vieux murs et ses couloirs sombres, avait fini par me plaire. Je m'y trouvais bien ; j'en oubliais le principal, un grand sec, à la barbe rare, dont les lunettes bleues et l'énorme trousseau de clefs semblaient à tout instant surgir derrière vous ; j'en oubliais même mes élèves, un tas de gamins mal peignés, criards et méchants. Et tout cela parce un matin, de la fenêtre de ma chambre, j'avais fait une découvert.

II

C'était un jeudi, j'attendais l'heure de descendre à l'étude et je m'étais accoudé à la fenêtre, regardant devant moi s'étager les toits et les cheminées. J'aperçevais tout au loin la campagne déjà verte, et à ma droite, le Rhône sur les flots bleus duquel, tendant leurs voiles blanches, de petites barques passaient. En bas, dans la rue, un remouleur chantait tout en faisant siller la roue de sa meule ; et dans le silence matinal des êtres et des choses, sa chanson montait jusqu'à moi, mêlée au bruissement de la pierre sous le fer.

Tout à coup, presque en face de moi, une fenêtre s'ouvrit, une main passa, poussant l'étroit volet qui grincait sur ses gonds, puis une tête parut, une tête blonde, aux grands yeux bleus et aux cheveux ébouriffés de la plus amusante façon.

Elle ne m'avait pas aperçu. Gentiment elle accrocha à côté de la fenêtre un petit miroir ; puis prenant à deux mains ses longues boucles dorées, elle se mit en devoir de terminer sa toilette.

Moi je restais là, bouche béante ; le cœur me battait à tout rompre. Mais en même temps je prêtais l'oreille du côté de l'horloge voisine. Si je l'avais pu, j'aurais arrêté les aiguilles.

Hélas ! elle sonna l'heure ! En bas le tambour battit et ses roulements montèrent en s'enflant tout le long des couloirs du vieux collège. C'était le portier qui était chargé de battre ainsi l'appel du matin. Et il s'en acquittait consciencieusement, je vous l'assure. au bruit, ma voisine leva la tête. Elle me vit. Je dus rougir, car son regard, d'abord colère, s'adoucit, et, tandis que m'éloignais à regret de la fenêtre, il me sembla qu'un éclat de rire moqueur saluait mon départ.

J'arrivai à l'étude en retard ; le principal ne dit rien, mais son trousseau de clefs grinça de la manière la plus significative.

III

A midi, je savais qui était ma charmante inconnue ! Ah ! dame ce n'était ni une duchesse ni une marquise ; mais l'amour n'a jamais eu ces titres de noblesse. Elle s'appelait Marietta, et elle était tout simplement la nièce d'un pâtissier établi presque en face notre collège, et qui recrutait ses meilleurs clients parmi tout notre petit monde.

Depuis ce jour, jusqu'à ce jour, jamais fait attention à ses étagères de marbre, où sur des grils ronds, posés sur des assiettes peintes, s'étaient en une architecture des plus appétissantes, des nougatines dorées, des babas piqués de raisins secs, et des choux à la crème ventrus où, par plaisir, le sucre neigeait. Je n'étais jamais entré dans sa boutique. Maintenant, je ne désirais plus que deux choses, en franchir le seuil, et conquérir, coûte que coûte, l'amitié de l'oncle. Il me semblait que c'était là le point capital. Et je commençai le jour même l'attaque.

A deux heures, alors que je sortais avec mes élèves, je réussis à les faire passer tout près de la boutique. Je dois avouer que je n'eus pas grand'peine ; ils passaient devant très volontiers.

L'oncle était là, gros, gras, ventru, avec sa vesta blanche à double rangée de boutons. Timidement, je le salua. Surpris, il me regarda ; puis, machinalement, il s'inclina. Brave homme ! va ! Je l'aurais embrassé !

Le soir même, vers six heures, j'entrai chez lui. La boutique d'un pâtissier était ouverte à tous. D'une voix tremblante, du seuil de la porte, je demandai *quatre sous de boules de gomme* ! Et je tonnai pour donner une apparence plus sérieuse à ma demande. Ce fut elle-même qui vint me servir, jolie à ravir, plus blonde encore que je ne l'avais remarqué, et mignonne comme tout avec son tablier blanc bien propre et embaumant comme un chaud parfum de gâteau frais. Elle sourit doucement en me tendant le petit cornet de papier, je lui passai mes quatre sous.

—Merci, monsieur, fit-elle en s'inclinant légèrement.

—Merci, mademoiselle, répondis-je, la voix toujours tremblante !

Et je m'en allai, non sans saluer encore une fois l'oncle, qui lisait son journal, au fond de la boutique. En ai-je mangé des boules de gomme tout ce mois-là ! Et je n'arrivais à rien. Ecrire, je n'osais pas ; parler, je n'osais pas davantage.

L'oncle, il est vrai, me disait bonjour maintenant. Marietta me saluait aussi. Mais j'avais peur de tout, de moi-même, du portier, des voisins, du principal, de mes deux collègues surtout, deux vieux garçons moqueurs en diable et qui, par instants, me regardaient d'un air peu rassuré.

Et j'en étais ainsi arrivé au dimanche de Pâques. J'avais devant moi cinq grands jours de vacances, cinq jours de liberté.—Es-tu un homme, me disais-je ? —Oui.—Eh bien, alors, va de l'avant !

IV

Je m'éveillai le matin tout guilleret, des chansons aux lèvres et des rires plein le cœur. J'ouvris toute grande ma fenêtre. Ah ! qu'il faisait bon vivre ! C'était grand fête partout. Les oiseaux gazouillaient au-dessus de ma tête, sous les toits. De tous côtés les cloches sonnaient, et leurs joyeux carillons semblaient se répandre d'un clocher à l'autre ; puis elles se mettaient à chanter toutes ensemble. Les grosses avec des voix graves accompagnaient les voix claires des plus petites. Et tout cela semblait monter, puis s'éparpiller là-haut dans un ciel rose et déjà tout ensoleillé.

Un coup frappé à ma porte me fit brusquement retourner.

J'allai ouvrir, et sur le seuil, j'aperçus le portier, un petit vieux tout rond et grassouillet qui me tendait en souriant un paquet plié dans du papier blanc, "Pour vous monsieur Jacques," fit il. Et il s'en fut.

Etonné, tremblant sans trop savoir pourquoi, je dénouai la faveur rose qui fermait le paquet ; je défis le papier et une petite boîte apparut. J'ouvris la boîte aussitôt et sur un lit de coton blanc comme neige, j'aperçus.... quoi ? —un œuf de Pâques, un mignon œuf de Pâques en sucre, sur lequel en lettres roses était tracé ce mot magique : "Espérance !"

Je restai un moment interdit, considérant tour à tour la faveur glissée à terre, la boîte et l'œuf. Aucun indice, rien ne pouvait m'indiquer d'où m'venait ce gracieux envoi. Je ne connaissais personne à Chantevigue.

Tout à coup je poussai un cri. J'avais deviné.

—C'est d'elle, fis-je ! Et prenant l'œuf à deux mains, je le couvris de baisers fous, des baisers délicieux, et qui laissaient sous la langue comme un délicieux parfum de violettes.

Cet œuf j'avais maintenant reconnu l'œuf. Toute la semaine, j'en avais vu de pareils à la devanture de la petite boutique. C'était elle ! Elle avait deviné mon secret ; elle avait deviné ma timidité et mon silence, et elle m'envoyait ce mignon cadeau de Pâques pour qu'il me fût pour elle : Espoir et confiance.

Et mon imagination travaillait tout et si bien qu'une heure après je descendis vêtu de mes plus beaux habits. Ce que je voulais faire, je n'en savais encore rien ; mais sûrement, je ferais quelque chose.

Ma redingote luisait bien un peu au soleil, mon chapeau avait par endroits aussi le poil un peu rare ; mais je ne pensais plus à aucun de ces détails. C'était Pâques. Il faisait clair soleil. Les cloches sonnaient comme un joyeux carillon de fiançailles. Et dans la poche de ma redingote, délicatement posé, dans son nid de coton, je sentais battre l'œuf en sucre que j'avais voulu emporter avec moi.

En passant devant la loge du portier, j'aperçus mes deux collègues. Je les salua de la main ; ils s'inclinèrent en souriant et je m'élançai dehors. Pour un peu, j'aurais cité mon bonheur à tout le monde, même au principal, si je l'avait rencontré.

V

Le pâtissier, l'oncle, était justement sur sa porte. Il m'aperçut et de la main il me fit signe d'approcher. Je crus avoir mal vu. Mais il m'appela. J'avoue que je commençai à être inquiet. J'avais trop de chance et mon bonheur m'effrayait. J'ai toujours en la nature très timide.

Je m'avançai.

—Et où allez-vous donc si vite ? fit le gros homme en me tendant la main, et si beau ! ajouta-t-il en se mettant à rire. Je rougis et ne sus que répondre, mais du regard je fouillai l'intérieur du magasin.

—Si je pouvais au moins prévenir Marietta que je suis là, pensais-je.

Tout à coup une idée me vint. Mon vieux tranquille ! Je toussai.

—Toujours ce vilain rhume alors ? demanda l'oncle.

—Toujours, répondis-je, et tenez, ajoutais-je, puisque je suis là je vais en profiter pour prendre quelques boules de gomme !

—Parfait, reprit l'autre. Entrez donc !

Et j'entrai. Marietta n'était pas là !

L'oncle découvrit le bocal, et une à une il fit rouler dans la balance les boules de gomme, les secouant quand elles restaient collées les unes aux autres. Et je regardai toujours autour de moi, espérant toujours que le rideau du fond allait se soulever, et que la taille ceinte de son joli tablier blanc, Marietta allait apparaître, souriante, un doigt sur ses lèvres ; et moi, doucement, je me préparai à tirer l'œuf de ma poche, pour qu'elle vît que je l'avais reçu et que j'avais compris.

—Et à ce propos, s'écria tout à coup le pâtissier, en roulant entre ses gros doigts un cornet de papier, la farce a-t-elle réussi ?

Je le regardai étonné, ne comprendre.

—Ah ! mais, au fait, vous ne pouvez pas être pas, vous, fit-il ! Ce sont vos collègues qui nous ont conté la chose hier au soir, en venant acheter un œuf de Pâques, qu'ils voulaient envoyer à un imbécile de leurs amis, pour lui faire croire que ce cadeau lui venait d'une belle inconnue après laquelle celui-ci soupire depuis deux mois !

Il me semblait que tout tournait autour de moi....

—Ils le voulaient, continua l'autre, avec une devise spéciale ; et c'est Marietta qui leur en a découvert un vieux de l'année dernière. D'ailleurs, ils vous raconteront la chose mieux que moi ; mais ce que je puis vous dire, c'est qu'ils riaient comme des bossus en se faisant ficeler leur petit paquet avec une belle faveur rose. Et à ce propos, s'écria-t-il, j'oubliais le principal ! Un client comme vous, ce ne serait pas honnête ! Ce n'est plus ma nièce qui vous servira vos boules de gomme. Elle se marie dans huit jours. Sa future famille est venue la chercher ce matin. Ce soir, grand dîner de fiançailles. Et je ne vous dis que ça.

Et, éclatant de rire, il me frappa sur l'épaule.

Le choc était trop rude. Je me laissai aller sur une chaise, les bras ballants, sans pouvoir répondre. Sous moi j'entendis *crac*. C'était l'œuf qui se brisait. Je m'étais assis dessus.

Heureusement qu'un client entrait. Je me relevai ansitôt.

—Et vos boules de gomme que vous oubliez ! me cria le pâtissier.

—Merci, répondis-je. Et prenant le petit cornet, je m'en fus. J'avais hâte d'être chez moi, tout seul.

En passant devant la loge du portier, j'aperçus encore mes deux collègues. Je fis le brave et montai l'escalier en chantant. Mais, dans ma chambre, tristement j'ôtai ma redingote ; je plongeai ma main dans la poche pour voir ce qu'il restait de mon pauvre œuf de Pâques. Il était en miettes !

Pâques tombait cette année-là le 1er avril. Je l'avais oublié.

(Et c'est en regardant le calendrier, ce matin, que m'est revenu le souvenir de cette petite histoire.

FERNAND BEISSIER.

(Dans le *Petit Journal* de Paris.)

Pensées et maximes.

Penser peu, parler de tout, ne douter de rien, n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit, s'exprimer heureusement, avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et savoir plaire sans se faire estimer ; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion ; voler d'objets en objets, sans en approfondir aucun ; cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité ; c'est une faible peinture de ce qu'il a plu au siècle d'honorer du nom d'esprit. Esprit plus brillant que solide, lumière souvent trompeuse et infidèle, l'attention le fatigue, la raison le contraint, l'autorité le révolte ; incapable de persévérance dans la recherche de la vérité, elle échappe encore plus à son inconstance qu'à sa paresse.

D'AGUESSEAU.

Que l'homme ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent ; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais, si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

BOSSUET.

Le Français est extrême en tout, et c'est ce qui le rend propre à servir à l'Europe tantôt de modèle et tantôt d'exemple. Il adore ou il déteste ; les autres langues ont trois termes de comparaison : le positif, le comparatif et le superlatif ; la langue française a de plus l'excessif : ce qui est bon est divin ; ce qui est mauvais, une horreur. Il n'est fait ni pour les demi-désordres, ni pour les demi-vertus, ni pour les demi-succès ni pour les demi-revers, ni pour les demi-gouvernements ; tel est son caractère, et il faut le connaître pour le gouverner. On soulève un peuple avec des opinions, on ne le gouverne que par son caractère. L'Assemblée Constituante l'avait soulevé avec des opinions contre son caractère ; la Convention et Bonaparte l'ont gouverné par son caractère et malgré ses opinions. Les opinions qui l'avaient égaré sont finies, et on a voulu leur substituer des intérêts ; mais les opinions sont fortes, parce qu'elles sont franches ; les intérêts sont faibles, parce qu'ils sont de l'égoïsme déguisé, et que le Français est de tous les peuples le moins égoïste, parce qu'il est le moins intéressé et le plus vain.

DE BONALD.

La raison supporte les disgrâces ; le courage les combat ; la patience et la religion les surmontent.

MME DE SÉVIGNÉ.

L'argent est un bon serviteur et un méchant maître.

BOUHOURS.

Pour être complètes, les lois devraient récompenser aussi bien que punir.

GOLDSMITH.

La notion si claire que nous avons de nos fautes est une marque certaine de la liberté que nous avons eue de les commettre.

BOSSUET.

L'auteur va de la pensée à l'expression, et le lecteur va de l'expression à la pensée.

SPÉRON-SPERONI.

L'histoire est tout le contraire de la vertu récompensée.

ERNEST RENAN.

Mon fils, tu verras, un jour, avec étonnement, par quels sots les affaires du monde sont menées.

OXENSTIERN.

Les petits esprits sont blessés des plus petites choses.

LAROCHEFOUCAULD.

Dans une grande âme, tout est grand.

PASCAL.

Nous peignons les anges avec des ailes, non qu'ils en aient vraiment, mais pour signifier la promptitude de leur obéissance à la volonté divine.

SAINT ANTONIN.

Ne vous donnez beaucoup à personne ; celui qui se donne trop, plaît ordinairement peu.

HENRI SUSO.

Jetez les yeux non sur les qualités que vous possédez et qui font défaut au prochain, mais sur celles qui vous manquent et que les autres possèdent, afin de les acquérir.

LOUIS DE GRENADE.

La vie du vulgaire est un vague et sourd murmure du cœur ; la vie des hommes sensibles est un cri ; la vie du poète est un chant.

LAMARTINE.

Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore.

JOUBERT.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert ; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'Impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consomption étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que ils annoncent mensongères promettant de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix $1 ; six flacons, $5.

Pensées choisies de Briollet :

Il n'y a que des fous qui peuvent venir vous demander de leur rendre raison.

Mieux vaut encore jouer de la clarinette que de malheur.

Les étoiles sont des lumières dont le bon Dieu ne soigne pas toujours la mèche, car elles filent quelquefois.

Les lentilles grossissent.....le ventre quand on en a beaucoup mangé.

Les gens qui entendent le moins la plaisanterie, ce sont les sourds.

Les sangsues tirent plus ou moins de sang selon qu'elles sont en veine.

Troipoil adore son chien :

—J'en prends soin comme de moi-même, disait-il dernièrement : je le lave tous les mois.

Le baron Rapineau vient d'entrer en convalescence après une très grave maladie.

—Comment, dit-il au médecin qui le soigne, ai-je pu vivre plusieurs semaines sans manger ?

—C'est que la fièvre nourrit, répond le docteur.

Vous en êtes sûr ? Ne pourrait-on pas la donner à nos domestiques ?

D'actualité :

Le général Boulanger aime-t-il la guerre ?

Lanr est-il pour lui une chimère ?

En tout cas, souhaitons à l'ex-commandant du 13e corps de ne pas changer tous Laisant.

Entre bohèmes :

—D'où vient, cher ami, que tu loges toujours au septième étage ? Ce n'est pas par économie, puisque tu ne payes jamais.

—Tant de marches à gravir effrayent souvent les créanciers.

La politique sur le trottoir, à Paris :

Un marchand de journaux annonce bruyamment sa marchandise :

—Demandez, cinq centimes, un sou, la révocation du général Boulanger.....

Survient un gavroche :

—Tiens ! s'écrie-t-il, Boulanger qu'a reçu un pain !

Dernièrement, le père Rapineau et son fils. Agé de cinq ans, passant dans la rue, rencontrent un vieux mendiant.

"Voici deux sous, fait le baron à son fils, va les donner à ce pauvre."

L'enfant regarde son père d'un air surpris ; cependant, il obéit à cet ordre inattendu.

Seulement, il met la pièce de dix centimes dans sa poche et la remplace par un sou, qu'il donne au mendiant.

Chopinard rentre chez lui en faisant de gracieux zigzags le long de la rue.

—Les v'la, les hommes ! fait un philosophe du ruisseau. Quand ça n'manifeste pas, faut qu'ça manifestonne !

Invité à dîner par un vieil ami, Boireau s'est mis en frais, et il offre à la maîtresse de la maison un magnifique bouquet.

—Madame, dit-il en s'inclinant, je sais si ces fleurs vous feront plaisir, mais je les ai payées assez cher pour cela !

Un Provençal entre, par une pluie battante, dans un grand magasin, et les commis se précipitent à sa rencontre.

—Monsieur désire le rayon de la parfumerie, le rayon des cravates ?

—Non, merci..... je voudrais simplement un rayon de soleil.

Au cercle militaire ;

Le capitaine.—Comme ça, mon colonel, vous approuvez la mesure qui frappe le général ?

Le colonel.—Fait'ment, capitaine, fait'ment ! Boitait, c't homme-là, boitait affreusement, était plein de cors aux pieds.

Le capitaine.—Pisus, tiens !

Le colonel.—C't évident, non d'une pipe ! Donc on a bien fait de lui retirer son troisième cor ! Marchera droit maintenant.

C'est l'instant du dessert. On apporte un superbe gâteau sur la table :

—J'en veux ! fait Totor.

—Tu n'as plus faim, lui dis son père, et tu ne sauras avaler une bouchée de plus.

—Oh ! si papa ! en me tenant debout !

Maladies des Enfants

SIROP DE RAIFORT IODÉ

Du GRIMAULT & Cie, Pharmacien à Paris

Ce Sirop, dont l'efficacité constante a provoqué l'admission au Codex de 1884, publié par le gouvernement français, jouit d'une faveur spéciale auprès du corps médical du monde entier. Il remplace avec grand succès l'huile de foie de morue, grâce à une heureuse addition d'iode qui s'y trouve intimement combinée avec le suc des plantes antiscorbutiques : *cresson, raifort, cochlearia*, qui contiennent naturellement de petites quantités d'iode et de soufre. Il convient aux *enfants pâles chétifs, privés d'appétit*, sujets aux *gourmes*, aux *abcès*, à l'*engorgement des glandes du cou*, au *goître* qu'il fait fondre rapidement. Essentiellement dépuratif, il n'a pas la nauséeuse de l'iodure de potassium et de l'iodure de fer et s'emploie pour fortifier les *tempéraments faibles*, combattre la *toux*, la *phtisie*, guérir les *affections de la peau* et toutes les maladies dues à un *vice du sang*.

Dépôt à Paris, 8, Rue Vivienne ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

SANTAL DE MIDY

Pharm. de 1re Classe, à Paris

Ces Capsules guérissent en 48 heures les écoulements les plus anciens et suppriment l'emploi du Copahu, du Cubèbe et des Injections.

Dépôt à Paris, 8, rue Vivienne.

DATE DE FONDATION, 1805

COMPAGNIE D'ASSURANCES — DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

New Orleans Insurance Company of New Orleans.

Etablie en 1805.

BUREAUX : 2 rue Carondelet entre Canal et Commune.

Capital - $500,000

J. TUYES, Président
A. SCHREIBER, Vice Président.
JOSEPH A. HINCKS, Secrétaire.

Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.

DIRECTEURS :

CHAS. T. DUGAZON, EDWD. J. BORET, PIERRE POUTZ, H. GALLY, D. PATJO, A. SCHREIBER, CHAS. E. SCHMIDT, THEO. BRIERRE, JULES TUYES, H. LAROUSSINI, GUS. PITOT, J. W. HINCKS.

24 fév '88—1an.

DATE DE FONDATION, 1866.

COMPAGNIE D'ASSURANCES GERMANIA — DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

BUREAUX : No 51 RUE DU CAMP.

Capital autorisé - $500,000.00
Montant payé comptant - - - 200,000.00

Montant total des primes reçues depuis l'organisation jusqu'à la présente date..... $3,227,017.00
Montant total des pertes payées..... 1,411,659.00

Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.

DIRECTEURS :

H. ZUBERBIER, J. J. LANGES, J. J. WECKERLING, J. E. MERILH, J. HASSINGER, JOHN THORN, P. W. DIELMANN, J. B. MEYERS, LOUIS GRUNEWALD, A. G. RICKS, GEO. R. BRAUGHN, W. W. HUCK, FRANK VATTIER, C. B. FISCHER, HERM. CURTIUS, GEO. LIEDELICH.

H. ZUBERBIER, Président.
J. HASSINGER, Vice-Président.
EMILE WEBER, Secrétaire.

13avril—1m

NOUVEAU STOCK PERSIENNES Nouvellement reçues. A. Brousseau Fils, 23 et 25 rue de Chartres. TAPIS Anglais et Américains aux plus bas prix. CORTICONE, TOILE CIRÉE, LINOLEUM. Rideaux Suisses, Nottingham Madras Turcoma RIDEAUX PORTIERES ET TRINGLES. NATTES DE CHINE De toutes sortes et des dernières nuances. Le plus bel assortiment de Tapisserie et d'Etoffes pour Rideaux. 4 oct.—1 an

"GEM SALOON" AND RESTAURANT, No 17 RUE ROYALE, Vendra, à partir du 1er mars 1888 : Huîtres du Bayou Cook, à 10 cts la douzaine. Vins rouges et blancs (importés), à 10 cts. Thompson's Pure Rye, à 10 cts. Catherwood's Nectar, à 10 cts. Nelson's Greenbrier Bourbon, à 10 cts. Old Crow Bourbon, à 10 cts. MacBrayer Bourbon, à 10 cts. Old Yannisses Rye, 1877, à 20 cts. A. C. Monbon Brandy, 1858, à 25 cts. OUVERT NUIT ET JOUR. 2 mars—2 mois

Voilà une femme raisonnable !

Pourquoi est-elle raisonnable ?

Parce qu'elle conduit son mari à la maison qui vend à meilleur marché dans le Sud.

W. G. TEBAULT, MEUBLES, 37, 39 ET 41 RUE ROYALE. 30 déc—1 an. Dim. Mer Vet C

COMPAGNIE D'ASSURANCE LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE. LA PLUS GRANDE COMPAGNIE DU MONDE CONTRE L'INCENDIE. Plus de $40,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis. Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées. Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - $3,239,091. Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - $1,427,290.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS : NEWTON BUCKNER, Chairman ; RODOLPH WOESTE, A. DELVAILLE, JNO. W. LABOUISSE.

HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. 12 nov. '87—1an. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire.

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc. —CHEZ— FRANTZ & OPITZ, COIN DES RUES ROYAL ET BIENVILLE. BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQU